

## Le théâtre triste et insolent de Robert Gravel

Hélène Jacques

Number 177 (1), 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95357ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

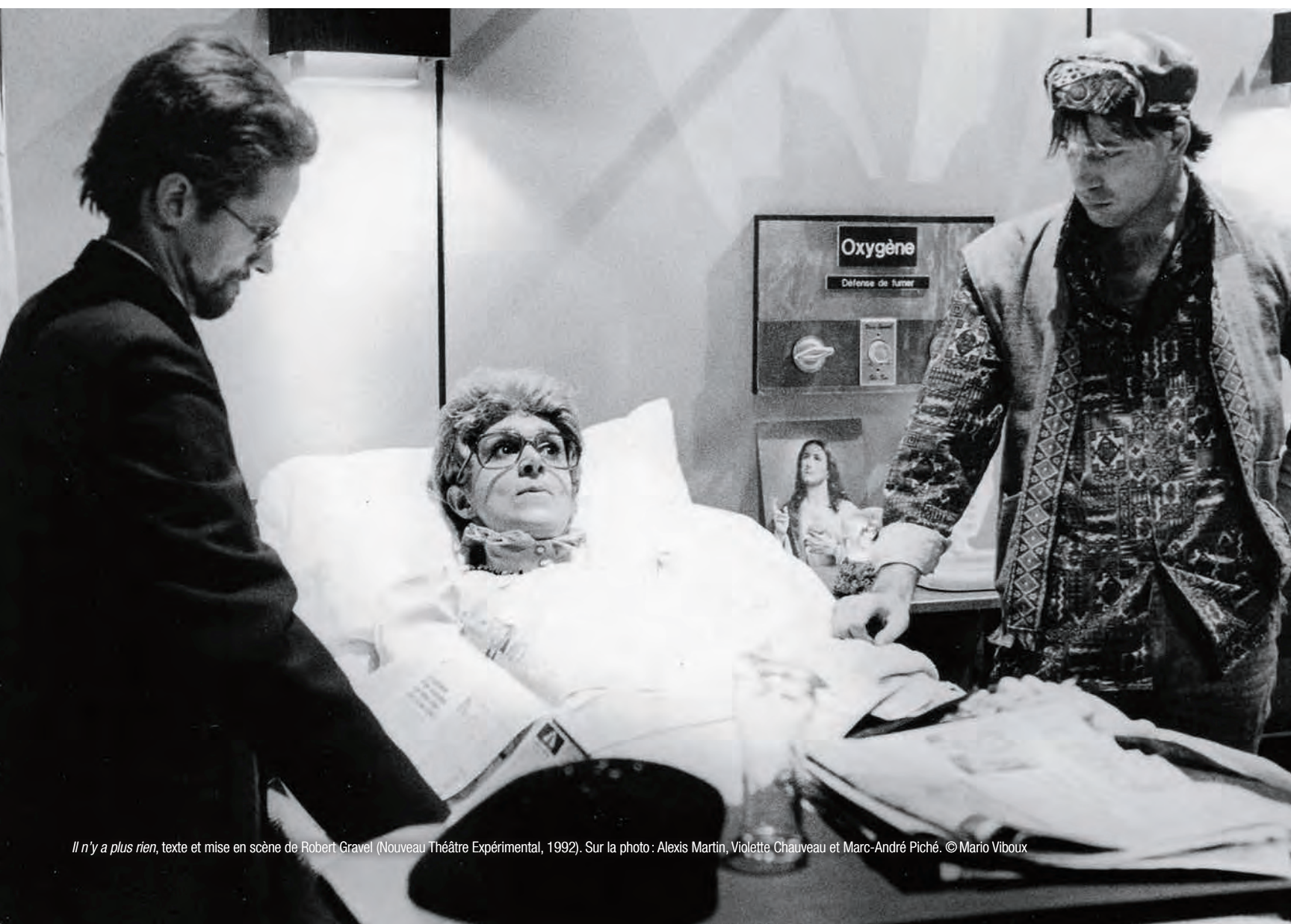
### Cite this article

Jacques, H. (2021). Le théâtre triste et insolent de Robert Gravel. *Jeu*, (177), 92–96.

# Le théâtre triste et insolent de Robert Gravel

Hélène Jacques

Comédien venu tard à l'écriture, Robert Gravel (1944-1996) a laissé une œuvre singulière, à la fois légère et désespérée, dont trois pièces composent « La Tragédie de l'homme ». Entre satire et drame absurde, que devrions-nous retenir de cette dramaturgie aujourd'hui ?







Thérèse, Tom et Simon, texte et mise en scène de Robert Gravel (Nouveau Théâtre Expérimental, 1990). Sur la photo : Chantal Baril et Jacques L'Heureux. © Mario Viboux

J'ai relu *Il n'y a plus rien* (1992) de Robert Gravel, qui se déroule dans un centre pour aîné-es, en pleine pandémie, alors que les médias rapportaient chaque jour que les résident-es des CHSLD tombaient comme des mouches, privé-es de leurs proches et de réconfort à l'aube de la mort. Si cette représentation des mouiroirs contemporains résonne douloureusement dans le contexte pandémique de l'année 2020, la pièce ne procure pourtant pas de consolation. Au contraire, elle fouette, par son ton baveux, son humour dérangeant, son point de vue sans fard, cynique et cependant dépourvu de mépris, sur la réalité.

Robert Gravel s'est tourné tardivement et furtivement vers l'écriture. Formé au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, il est passé par la Roulotte et la troupe des Jeunes Comédiens du TNM, où il a rencontré Jean-Pierre Ronfard, qui l'a dirigé dans plusieurs productions — Gravel a notamment créé le rôle de Mougnan dans *Les Oranges sont vertes* de Claude Gauvreau en 1972 — et avec qui il a cofondé le Théâtre Expérimental

de Montréal en 1975. En tant qu'acteur et animateur, Gravel y a présenté, en collégialité avec les autres membres de la compagnie, de nombreux spectacles sous le signe du ludisme et du refus des conventions, et a créé la Ligue nationale d'improvisation. Il s'est ensuite consacré à des projets d'écriture en solo, dans la continuité d'une approche expérimentale. La pièce *Durocher le milliardaire* a été écrite en 1991, cinq ans avant sa mort prématurée, en 1996, année de la création d'une première version de *Thérèse, Tom et Simon*, son dernier texte, dont la version finale a vu le jour en 1997. Le temps d'écrire et de mettre en scène quatre pièces inquiétantes et drôles à la fois, qui engagent l'acteur et l'actrice à repenser le jeu théâtral et qui conservent, 20 ans plus tard, une force irrévérencieuse.

#### UN THÉÂTRE DU « QUOTIDIEN TERRIBLE<sup>1</sup> »

Gravel développe dans ses textes une esthétique hyperréaliste, qu'il a définie dans

1. Cet article reprend quelques idées développées dans un texte écrit en collaboration avec Marie-Andrée Brault, à paraître dans la *Revue d'histoire du théâtre*, « Théâtre réaliste : entre invention et convention ».

*Tête à tête* en 1994, spectacle où Ronfard et lui confrontent leurs points de vue sur l'art. Au cours de leurs échanges, Gravel dit vouloir faire un spectacle qui présenterait pendant deux heures la vie des locataires d'un immeuble gouvernemental, où tout ce qui se passerait serait usuel, tandis que le public serait fasciné par l'insignifiant, dans la mesure où la théâtralisation « rendrait dramatique le quotidien terrible<sup>2</sup> ». On reconnaît le projet de *Thérèse, Tom et Simon*, dont l'action se situe dans un immeuble à logements sans façade, où l'on voit des personnages dans l'intimité de leur appartement meublé. Le décor est très réaliste, comme l'environnement sonore : bruits de chasse d'eau, claquements de portes et sonneries de téléphone ponctuent la représentation. Même l'odorat du public est sollicité lorsque, de la cuisine d'un restaurant, exhalent des odeurs de cuisson. Dans cet écrin hyperréaliste, Gravel place pas moins de 43 personnages, tous sur un même plan, qu'on écoute parler de sujets

2. Extrait d'une captation vidéo de *Tête à tête*, écrit et mis en scène par Robert Gravel et Jean-Pierre Ronfard (Nouveau Théâtre Expérimental, 1994).



*Il n'y a plus rien*, texte et mise en scène de Robert Gravel (Nouveau Théâtre Expérimental, 1992). Sur la photo : Robert Gravel, © Mario Viboux

variés. Réflexions d'un acteur désabusé, évaluation du nouveau supermarché, accidents de voiture, analyse de la guerre au Rwanda: les discussions se succèdent dans des dialogues qui s'étiolent sans construire de tension dramatique, à la manière de bien des conversations réelles.

L'approche hyperréaliste de Gravel renvoie tout autant à l'écriture des textes qu'à leur transposition scénique. «Je n'ai rien à dire», clame-t-il dans le beau film de Jean-Claude Coulbois, *La mort subite d'un homme-théâtre* (2011). L'affirmation a des allures de boutade, mais il n'en demeure pas moins que c'est le jeu qui intéresse Gravel, ses pièces apparaissant davantage comme des partitions que comme des œuvres littéraires. Il a d'ailleurs conçu pour les incarner un style d'interprétation singulier, le *non-jeu*, qu'il conçoit en réaction au jeu «boursofflé» (*Tête à tête*, 1994) observé sur les scènes québécoises. Il s'agit d'une technique plus naturelle, qui mise moins sur la composition intellectuelle du personnage que sur la présence dépouillée et détendue de l'acteur ou de l'actrice. Le non-jeu fuit

tout effet théâtral, toute projection exagérée de la voix, tout geste exacerbé. Dans ce contexte, la représentation du quotidien banal court le risque de rapidement tomber à plat... Afin d'intensifier la présence de l'interprète, Gravel, féru d'improvisation, place souvent les comédien·nes en situation d'alerte et intègre des *lazzis* dans ses pièces. Il s'en trouve de très efficaces dans *Durocher le milliardaire* (*lazzis* de la bière, du malaise, de l'attente, etc.): les incertitudes et les hésitations dans les passages improvisés sont souvent appelées à provoquer le rire ou à créer de vrais malaises sur scène.

L'effet de réel provoqué par le non-jeu et les dialogues très proches de la conversation quotidienne se trouve par ailleurs souvent brisé par des ruptures de ton ou par l'exacerbation des conventions, comme lorsque les interprètes de *Durocher le milliardaire* font semblant de nager dans une piscine, représentée sur scène par une simple toile... L'étrangeté ne manque pas non plus de s'immiscer dans cette dramaturgie: un personnage d'écureuil discute avec Jason Carpentier dans *L'homme qui n'avait plus*

*d'amis* (1991); un intellectuel surgit quant à lui de la bécosse dorée de *Durocher le milliardaire*. Le gros plan sur le réel met au jour des failles, d'où émergent non seulement l'absurde et l'incongru, mais également la violence. *Thérèse*, *Tom et Simon*, après tout, se conclut par une fusillade.

### LE VIDE TRAGIQUE

Les textes de Gravel proposent une vision du monde caustique et douloureuse. Ils exposent le sentiment de vide et l'absence de sens qui habitent les personnages, ce qui prend notamment la forme de dialogues révélant l'incapacité des êtres à communiquer véritablement. Dans *Thérèse*, *Tom et Simon*, Monsieur Brochu, surveillant le quartier accoudé à sa fenêtre, enchaîne les récits glauques et les anecdotes pétries de racisme en s'adressant à sa femme, qui ne lui répond jamais; au restaurant, Rosaire inflige aux syndiqué·es une interminable tirade à propos des politiques du logement à Montréal sans jamais leur céder la parole. Les plaintes et les histoires des patient·es d'*Il n'y a plus rien* restent généralement sans suite. Les relations entre les personnages de *Durocher le milliardaire* sont quant à elles fondées sur l'hypocrisie et l'artificialité. Des cinéastes, qui viennent solliciter un riche homme d'affaires pour le financement de leur prochain film, se retrouvent dans le décor kitsch de son domaine — «On a l'air d'un commercial»<sup>3</sup>, dit Anne. Simulant d'abord l'amabilité tout en méprisant Durocher, les artistes finissent par partir, incapables d'échanger avec ce bourgeois heureux et d'accepter son point de vue de capitaliste assumé.

Les personnages de Gravel apparaissent tous comme des êtres profondément seuls, confrontés à la froideur de la ville, ignorant comment accéder au bonheur, à l'instar de *L'homme qui n'avait plus d'amis*. Nostalgique de ses années du cours classique, pleines d'insouciance et d'amitiés véritables,

3. Robert Gravel, *La Tragédie de l'homme*, Montréal, VLB éditeur, 1997, p. 25.





*Il n'y a plus rien*, texte et mise en scène de Robert Gravel (Nouveau Théâtre Expérimental, 1992). Sur la photo : Robert Gravel. © Mario Viboux





*Durocher le milliardaire*, texte et mise en scène de Robert Gravel (Nouveau Théâtre Expérimental, 1990). Sur la photo: Jacques L'Heureux et Guylaine Tremblay. © Mario Viboux

Jason Carpentier fait un pacte avec le diable pour retrouver, en vain, un sens à sa vie. La perte de repères se retrouve dans le titre même d'*Il n'y a plus rien*. Dans leur mouvoir aseptisé, les bénéficiaires passent le temps en regardant la télévision, en recevant quelques visiteurs ou visiteuses plus intéressés-es par le portefeuille que par le bien-être de leur proche, ou encore en se faisant lire la section nécrologique du journal. M. Gagnon se soulage dans la salle commune, Mme Caron porte le mauvais dentier, M. Lussier se retrouve les fesses à l'air: une bonne dose d'humour grotesque et cru achève de faire disparaître la dignité des aînés et représente la fin de vie sans dentelle.

Dans ce monde où, semble-t-il, la consolation est impossible, même l'art ne parvient pas à remplir le vide. Robert Gravel déconstruit le caractère sacré et salvateur de l'art en faisant des artistes des êtres médiocres.

Dans *Thérèse, Tom et Simon*, une équipe de création d'un spectacle fait du théâtre « pour mettre des haricots sur la table »<sup>4</sup> plus que par goût de l'art, tandis que dans *Durocher le milliardaire*, les cinéastes sont sans envergure. En d'autres termes, les artistes ne valent pas mieux que les autres et n'offrent aucune échappatoire à la réalité brutale. L'art peut même tuer: dans *Il n'y a plus rien*, un monologue de *Polyeucte* récité par l'acteur vedette en visite au centre provoque la mort de Mme Caron! L'intellectuel-le, par ailleurs, ne s'en tire pas mieux. Celui qui apparaît à la toute fin de *Durocher le milliardaire* présente une parodie de communication universitaire parfaitement abstraite et incompréhensible. Il n'y a définitivement rien à espérer dans l'univers de Gravel.

4. Robert Gravel, *Thérèse, Tom et Simon*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2013, p. 59.

Quelques blagues de cette dramaturgie, bien qu'elles soient conformes à la représentation mordante du réel et à l'humour débridé de Gravel, passeraient sans doute moins facilement la rampe aujourd'hui. Je pense notamment au personnage de M'Boké, le serviteur sénégalais de Durocher, tout droit sorti d'une vision imaginaire et réductrice d'une Afrique primitive. Mais les plaisanteries douteuses, somme toute, appartiennent à l'esthétique gravelienne, qui provoque et exploite le malaise chez le public, qui l'amène à développer un regard critique sur les idéologies et les discours en le bousculant. Par ailleurs, malgré l'ancrage des dialogues dans l'actualité des années 1990, les pièces de Gravel transcendent leur époque. Selon son complice Jean-Pierre Ronfard, elles atteignent même le tragique: « Le tragique grec, c'est l'excès de passion. Mais peut-être que le tragique moderne, c'est l'absence de passion. Il n'y a plus rien, plus aucune passion, ou alors des passions nulles comme prendre de la bière [...]. C'est la nullité de la passion qui devient tragique. Là on est dans le gouffre, il n'y a plus aucune action [...]. Il n'y a plus aucun rapport entre les gens, c'est fini. Il n'y a plus de communication, aucune communication. Sauf que, par moments, ce manque de communication aboutit à la communication décisive qui est la mise à mort<sup>5</sup>. » En apparence drôle et léger, le théâtre de Robert Gravel, en plus de demeurer stimulant pour les interprètes qui s'en emparent, s'avère tristement, péniblement lucide. •

5. Jean-Pierre Ronfard, cité par Hélène Pedneault, « Robert Gravel: esquisse d'un homme de théâtre baveux », *Jeu* 82 (1997.1), p. 79.

**Hélène Jacques** enseigne la littérature au Collège Lionel-Groulx. Membre du comité de rédaction de *Jeu* de 2003 à 2013, elle a écrit de nombreux articles sur la mise en scène et la dramaturgie contemporaine ainsi qu'une thèse portant sur le parcours de Denis Marleau. Elle fait partie de l'équipe de rédaction de l'ouvrage *Le Théâtre contemporain au Québec, 1945-2015*, paru à l'automne 2020.